

que je faisais à un bâton. Je me procurai aussi par Touan-Hadji un crayon et un morceau de papier qui me servirent à noter les jours jusqu'au moment où notre canot chavira; je perdis alors ce journal et le crayon; cependant, comme je me souvenais du jour, je continuai mon calcul par des entailles, et quand j'arrivai à Macassar, je reconnus que je ne m'étais trompé que d'un jour. Le jour de repos des Musulmans qui est le vendredi, m'avait aidé dans mes supputations.

MINDANAO.

UNE chaîne d'îles qui part de Célébes s'étend presque vers la pointe sud-est de Mindanao. Plusieurs de ces îles sont fertiles et habitées; on y a observé trois volcans. Mindanao est la plus grande île de l'archipel des Philippines après Luzon, elle en est aussi la plus méridionale. Elle est située entre 6 et 4 degrés de latitude nord. Sa forme est extrêmement irrégulière, on peut évaluer sa longueur à 100 lieues, et sa largeur moyenne à 35. Elle a trois caps remarquables; le cap Saint-Augustin à l'est, le cap Suriago au nord et le cap Samboangan à l'ouest. La baie de Panghil sur la côte du nord, s'enfonce profondément dans l'île et reçoit plusieurs rivières, elle sert de refuge aux près des pirates malais.

L'intérieur de Mindanao renferme plusieurs chaînes de hautes montagnes, entre lesquelles s'étendent de vastes plaines où paissent d'immenses troupeaux. Des ravins ou vallons profonds coupent certaines parties du pays, et dans la saison des pluies servent de lit à des torrens

considérables qui coulent vers la mer. Vers le milieu de l'île, on trouve plusieurs lacs; le grand Llano qui est le principal a de cinq à six lieues de diamètre; plusieurs rivières s'y jettent, une seule en sort et a son embouchure dans la mer à Yligan.

Dans le territoire de Kalagan s'élève une haute montagne qui par intervalles vomit de la fumée, du feu et des pierres poncees; quand les éruptions n'ont pas eu lieu depuis quelque temps, les indigènes supposent que les dieux sont mécontents, et les apaisent par le sacrifice d'un vieil esclave.

L'île est bien boisée et la côte, sur plusieurs points, est couverte de forêts et de broussailles impénétrables. Dans l'intérieur on voit partout de beaux arbres, des taillis, des roseaux ou des pelouses. Le sol est bien arrosé, à chaque pas on trouve une source ou un ruisseau, et par une conséquence naturelle, la végétation est d'une richesse admirable. Les arbres principaux sont le tek, le mélèze, le pouni et le cassia. Le riz est très-abondant; on récolte aussi en grande quantité les ignames et les patates; les cocotiers, les pamplemoussiers, les jacquiers, les manguiers, des bananiers, les orangers, les citronniers et tous les arbres fruitiers des régions équinoxiales sont très-communs. On ne connaît pas de bêtes féroces; c'est pourquoi les daims, les bœufs sauvages, les buffles, les

cochons, les chèvres et les chevaux s'y multiplient beaucoup. Les chevaux sont petits et très-vifs.

A peu près à trente milles en remontant le Palanghi on rencontre une caverne d'une étendue considérable dont le fond est couvert d'un terreau boueux et glutineux; on le lave et on en extrait du salpêtre. Les montagnes de Kalagan dans le sud-est contiennent du talc; on dit que l'on a découvert des huîtres perlières sur les bancs de sable et les rochers de la côte.

On peut diviser Mindanao en trois parties; la première obéit au sultan qui demeure à Mindanao ou Selangan, autrefois il possédait la plus considérable partie des côtes; la seconde est aux Espagnols et comprend une grande étendue de la côte au nord-ouest et au nord-est, où il s'est formé des colonies de Bisayans; la troisième est soumise aux sultans et aux radjahs illanos ou hillonnas qui habitent autour du grand Llano, et plus loin vers les montagnes. Ils ont aussi la côte de la grande baie de Llano, située dans le sud-est de l'île.

Plusieurs territoires au-dessus de Boyan relèvent du radjah de ce lieu; il est mahométan et compte à peu près 20,000 sujets de cette religion. Au nord de la ville de Mindanao, est le port de Sougoud ou Pollok, un des plus beaux de ces

contrées de l'Inde; on le reconnaît à une montagne conique et haute de 200 pieds. Le port de Touboc, formé par l'île de Kébous est le lieu principal de réunion, pour les prôns des pirates. Le radjah y a un château défendu par des canons espagnols. Un peu à l'est de la baie de Panghil est Gligan, ville espagnole contenant à peu près cent cinquante maisons. Au-delà est Cayagan qui a un fort et un port passable; on y compte quatre cent maisons; cette ville est sur une grande rivière qui vient du pays où l'on recueille de l'or. Les habitans de la côte de Cayagan sont des Bisayans ou chrétiens indigènes qui vivent en bonne intelligence avec les montagnards musulmans et les Haraforas de l'intérieur. Les possessions espagnoles s'étendaient autrefois bien plus loin, mais leurs forts ont été détruits par les insulaires.

Les bords de la rivière d'Yligan sont habités par diverses tribus sauvages que gouvernent des chefs indépendans.

Les Haraforas ou aborigènes de l'intérieur ont le teint très-noir; quelques voyageurs les dépeignent comme des hommes cruels et sanguinaires; d'autres disent au contraire qu'ils sont timides et doux. On les distingue, d'après leurs dialectes, en Louta, Soubani et Haraforas. Les habitans des bords de la mer ont beaucoup de ressemblance avec les Bornéens, les Macassars et les Moluquois,

quoiqu'ils aient un idiome propre qui paraît être le bisayen, ils parlent également le malais. Tous sont musulmans; il y a beaucoup de mots arabes dans leurs prières.

Les Haraforas cultivent le riz, la canne à sucre, les ignames et autres végétaux comestibles qu'ils apportent à la côte sur les radeaux de bambous. Ils font avec un mélange de riz et de mélasse une liqueur d'un goût agréable. Ils reçoivent en échange des Malais des outils de fer, tels que des serpes, des toiles, enfin du sel, etc. Les Mindanaonais fabriquent avec les fibres du bananier, une étoffe qui a neuf pieds de long sur trois pieds de large. Elle fait le principal vêtement des femmes de la campagne et ressemble à un grand sac sans fond; on s'en sert souvent comme moyen d'échange dans les marchés. Les Haraforas font une toile très forte avec une espèce de lin.

Les kangans de la Chine, sorte de toile grossière d'un tissu lâche, longue de dix-huit pieds sur dix-neuf pouces de large, servent de monnaie dans la plus grande partie du pays; la pièce vaut 5 francs. A l'île de Soulou le gandang ou ballot cylindrique de vingt-cinq kangangs, marqué d'un sceau, vaut 10 piastres; il a la même valeur à Mindanao; les piastres sont plus rares dans cette île. Au bazar, le paly ou riz dans sa pellicule tient lieu de monnaie. Quand il s'agit d'objets d'une

valeur considérable, tels qu'un prô ou une maison, on dit qu'il vaut tant d'esclaves. Suivant l'ancienne évaluation, un esclave passe pour trente kangans. Les pièces de monnaie de la Chine et de Soulou qui sont en cuivre, minces, percées par le milieu et enfilées à un cordon, ont aussi cours dans l'île.

Les lieux principaux des états du sultan de Mindanao où l'on recueille de l'or, sont Courouan, Tikbou, Toubouan et auprès de Kalangan; dans le territoire espagnol on en trouve à Cayagan, à Souriago, à Liangan et ailleurs. On dit qu'un gouverneur espagnol, aidé de cent hommes, se procura en vingt jours 180 onces d'or dans la rivière de Courouan. En 1775 la valeur de ce métal était de 60 francs l'once à Mindanao. Indépendamment de l'or, les objets d'exportation les plus importants sont le riz, la cire, la cassia, les rotins, le tabac et le poivre.

La forme du gouvernement est en partie féodale et en partie monarchique. Le sultan de Mindanao a immédiatement sous lui le radjah moudou ou successeur élu, c'est comme le roi des romains dans l'ancien empire d'Allemagne. Les lois dans les territoires de la côte sont à peu près les mêmes que dans les autres états malais. Dans l'intérieur, chez les indigènes idolâtres, l'usage et la superstition sont les seules règles de la conduite. Les sujets du sultan sont un mélange de Musulmans

et d'Haraforas; les premiers l'accompagnent à la guerre; les seconds en sont dispensés, ils paient en revanche des impôts excessifs; on les vend avec leur terre. Les gardes du sultan sont généralement tirés de captifs et d'esclaves des autres Philippines. Dans les grands jours, ils portent un uniforme de drap bleu avec des revers en rouge et des boutons blancs en étain, et sont coiffés d'un bonnet de grenadier espagnol sur lequel on lit ces mots: *yo el rey* (moi le roi.)

Un prô de Mindanao long de quatre-vingt-dix pieds, large de vingt-six, et profond de huit et demi, est conduit par quarante rameurs et a deux gouvernails; son équipage est de quatre-vingt-dix hommes. Les bordages passent les uns sur les autres, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de les calfater. Ensuite on place les couples en faisant passer les baux en dehors, qui semblent ainsi se replier sur le bordage; le navire fait toujours de l'eau par cet endroit. Quelques-uns de leurs prôs, destinés à la course, ont souvent cinquante pieds de long, et seulement trois pieds de large; ils sont munis de balanciers pour les aider à porter la voile. Ils marchent avec beaucoup de vitesse. Dans les mauvais temps, on mouille une ancre de bois et l'on file un long câble de rotin pour maintenir le navire; quelquefois, dans un cas de détresse, l'équipage saute à la mer et se tient aux

balanciers pendant des heures entières, afin de soulager le bâtiment. Le propriétaire ne fournit que la carcasse, ce qui lui donne un droit au tiers des prises. L'équipage fait les mâts, les voiles, les ancres et les cables, ainsi que la poudre, et se procure ses vivres.

Tous les Mindanaonais sont si fort enclins à la piraterie, que leurs princes, quand même ils le voudraient, ne pourraient les empêcher de s'y livrer. Ils croisent principalement dans l'Archipel des Philippines qui, à la honte des Espagnols, est le champ principal sur lequel s'exercent les forbans de ces mers orientales. Ceux-ci, dans leurs croisières, observent des lois établies par l'usage et une discipline sévère. Avant de partir, chaque homme de l'équipage brûle un morceau de cierge sur un tas de rochers de corail qui passe pour le tombeau de leur grand ancêtre, le schérif, venu de la Mecque pour leur prêcher l'islamisme. Quand le prô est de grande dimension, les corsaires abattent le mât, et se cachent parmi les rochers et les ilots, ou dans les embouchures des rivières. Des pirogues sont expédiées de divers côtés pour piller; le butin est apporté au grand navire qui retourne au lieu du départ quand il est suffisamment chargé d'esclaves et de toutes sortes d'effets. Lorsque ces forbans attaquent les possessions hollandaises, ils font prisonniers même les

hommes de leur religion, ce qu'ils évitent dans les autres cas. Ils poussent leurs courses jusqu'à Java, Sumatra, Borneo et Célèbes.

Les Mindanaonais, par leur voisinage et leurs relations avec les Espagnols des Philippines, ont acquis la connaissance de quelques-uns des arts de l'Europe. En 1775, le Radjah-Moudou savait lire et écrire l'espagnol; il jouait du violon. Le le gong est l'instrument de musique que les insulaires aiment le mieux. Leurs orfèvres font du filigrane, des boutons, des boucles d'oreille et d'autres bijoux; mais ils sont bien moins habiles que ceux de Sumatra et de Java: leurs forgerons ne savent faire que des clous; quelquefois ils ont des esclaves des Philippines qui sont en état de raccommoder un fusil. Leurs ustensiles de cuisine leur viennent la plupart de la Chine.

Les Mindanaonais s'arrachent la barbe avec des pinces, coutume assez générale parmi les Malais. Leur amusement favori est le combat de coqs; ils jouent aussi aux dames; ils sont sobres et tempérans. Ils enterrent leurs morts avec beaucoup de précipitation; quelquefois on commence à faire le cercueil devant le malade, si le danger est imminent.

Il paraît que les sultanes et les autres femmes ne sont pas sujettes à une réclusion aussi stricte que dans l'Hindoustan; car elles sont présentes

aux audiences et autres cérémonies publiques. Quand les filles arrivent à l'âge de treize ans, on leurs limes les dents, on en enlève l'émail, et on les teint en noir. Chez les personnes d'un rang distingué, cette opération donne lieu à une grande fête.

Quand des femmes de distinction se rendent visite les unes aux autres, elles se font accompagner d'une suite qui est quelquefois d'une centaine de femmes, ce sont leurs esclaves, leurs domestiques et les concubines de leur mari. Les rues étant étroites, elles marchent à la file; la dame s'avance à pas comptés et avec beaucoup de dignité, elle tient à la main un mouchoir de soie qu'elle étend pour préserver son visage du soleil. Quand on s'approche de la maison où l'on va, les femmes du cortège se mettent à pousser des cris perçans pour annoncer leur venue: ils n'est pas permis à un homme de faire chorus avec elles; mais les chiens qui sont dans la rue joignent fréquemment leurs hurlemens à ce vacarme.

Dans leurs danses, les femmes forment un demi-cercle qui se meut lentement en rond, celle qui est à la tête chante pendant quelques minutes en faisant des pas en avant; quand elle est revenue au point d'où elle était partie, elle passe à la queue; celle qui la suivait prend sa place et fait comme elle.

Les hommes ne se mêlent pas avec les femmes dans ces sortes de divertissemens; ils ne les touchent jamais, et ne les saluent pas; ils affectent même de ne pas les apercevoir, quoi qu'ils n'aient pas l'air de les éviter.

Forrest, navigateur anglais, décrit ainsi la cérémonie qui eut lieu, lorsque la petite-fille du sultan de Mindanao eut les dents limées et les oreilles percées.

On avait invité beaucoup de monde; il en vint de toutes parts. Plusieurs pirogues d'Illano remontèrent la rivière, il y en avait deux jointes ensemble; elles portaient une figure de chameau qui avait deux de ses pieds dans l'une et les deux autres dans l'autre. Les Malais ont un grand respect pour cet animal qu'ils n'ont peut-être jamais vu dans leurs îles. Le corps du chameau renfermait un homme qui faisait mouvoir le col de la bête, et de temps en temps sortir de la bouche une longue langue rouge.

Il y eut devant le palais une espèce de tournois, un champion parut armé d'une lance, d'un sabre, d'un poignard et d'un bouclier, et la tête coiffée d'un casque de bronze que surmontait un panache; quelquefois on y voit un oiseau de paradis. Il entra d'un pas ferme dans la place, et sembla chercher à défier quelqu'un; ayant découvert un adversaire, il s'avança vers lui, recula, sauta d'un